Cercle d'histoire
d'archéologie et de
folklore d'Uccle
et environs

Geschied- en
heemkundige kring
van Ukkel
en omgeving

UCCLENSIA

Revue bimestrielle - Tweemaandelijks tijdschrift

Janvier - Januari 2009

223

Le Cercle d'histoire, d'archéologie et de folklore d'Uccle et environs

Fondé en 1996, il a pris en 1967 la forme d'une a.s.b.l. et groupe actuellemement près de 400 membres cotisants.

A l'instar de nombreux cercles existants dans notre pays (et à l'étranger), il a pour objectifs exclusifs d'étudier et de faire connaître le passé d'Uccle et des communes environnantes et d'en sauvegarder le patrimoine.Dans ce but il organise un large éventail d'activités: conférences, pro - menades, visites guidées, excursions, expositions, éditions d'ouvrages, fouilles, réunions d'étude.

En adhérant au cercle, vous serez tenus au courant de toutes ces activités et vous recevrez cinq fois par an la revue "UCCLENSIA" qui contient des études historiques relatives à Uccle et à ses environs, notamment Rhode - Saint-Genèse, ainsi qu'un bulletin d'informations.

Le cercle fait appel en particulier à tous ceux qui sont disposés à collaborer à l'action qu'il mène en faveur d'un respect plus attentif du legs du passé.

Administrateurs:
Jean-Marie Pierrard (président)
Patrick Ameeuw (vice-président)
Eric de Crayencour (trésorier)
Françoise Dubois-Pierrard (secrétaire)
André Buyse, Léo Camerlynck,
Marie-Jeanne Janisset-Dypréau,
Stephan Killens, Jacques Lorthiois,
Raf Meurisse, Roger Schonaerts,
Clémy Temmerman, Louis Vannieuwenborgh
André Vital (éditeur d'Ucclensia)

Siège social:
rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
téléphone: 02 376 77 43
CCP: 000-0062207-30

Montant des cotisations:

Membre ordinaire	7,50 €
Membre étudiant	4,50 €
Membre protecteur	10 € (minimum)

Prix au numéro de la revue Ucclensia: 3 €

UCCLENSIA

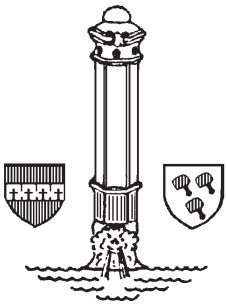
Cercle d'histoire
d'archéologie et de folklore
d'Uccle et environs, a.s.b.l.
rue Robert Scott, 9
1180 Bruxelles
tél. 02 376 77 43
CCP 000-0062207-30

Janvier 2009 - n°223

Geschied - en
Heemkundige Kring van Ukkel
en omgeving, v.z.w.
Robert Scottstraat, 9
1180 Brussel
tel. 02 376 77 43
PCR 000-0062207-30

Januari 2009 - nr 223

Sommaire - Inhoud



Le vallon du Tetteken Elst
Entre splendeur passée et réhabilitation (4)
Louis Vannieuwenborgh *3*

J'ai 12 ans en 1940 et c'est la guerre
souvenirs de Robert Van Steene, horloger à Uccle - Centre *13*

Il y a 50 ans rue Rouge, s'ouvrait le premier centre culturel du royaume
André Buyse *29*

De rosmolen of loowitmolen
Raf Meurisse *35*

En couverture : Etienne Schols (Leeuw-Saint-Pierre 1924 – Uccle 1993), revint à plusieurs reprises sur le motif des maisonnettes du chemin du Puits. La fermette dominait le vallon du Tetteken Elst. (Collection Stephan Kielens.)

Publié avec le soutien de la Communauté française de Belgique - Services de l'Education permanente et du Patrimoine culturel, de la Commission communautaire française de Bruxelles - Capitale et de la commune d'Uccle

Le vallon du Tetteken Elst

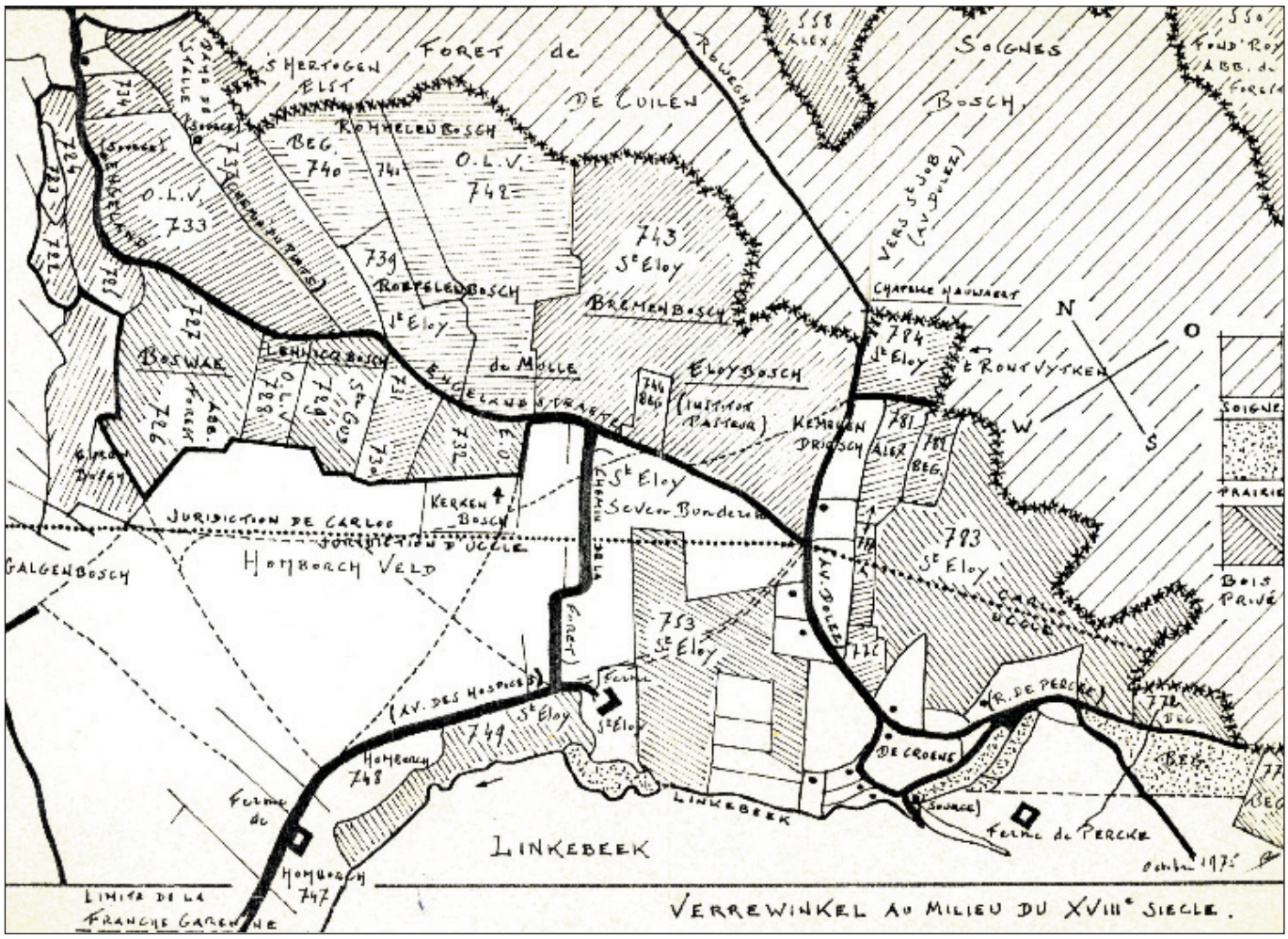
Entre splendeur passée et réhabilitation (4)

Louis Vannieuwenborgh

LES ABORDS DU «TETTEKEN ELST»

LE PLATEAU ENGELAND

Les abords du Tetteken Elst donnent forme et caractère au vallon.
Le plateau Engeland s'est, depuis le XVIIIème siècle, littéralement métamorphosé.



Le plateau Engeland et Verrewinkel au milieu du XVIIIe siècle.
Plan établi par Jacques Lorthiois, Ucclensia, n° 58, octobre 1975.

ENTIÈREMENT BOISÉ DURANT L'ANCIEN RÉGIME, LE PLATEAU EST DÉFRICHÉ APRÈS 1830

La forme allongée de la parcelle 741 se conservera sur le terrain jusqu'à nos jours. La parcelle appartenait au XVIIIe siècle à la Dame de Stalle (Vrouwe van Stalle). Sa superficie s'élevait à 1 bonnier, 2 journaux, 3 verges soit environ un hectare et demi.
(A.G.R. carte de Charles Everaert, 1741, n° 2394).

Le plateau Engeland était recouvert de bois privés depuis des temps immémoriaux, à l'instar de la forêt domaniale qui le bordait au nord. Le bois face à l'actuel cimetière de Verrewinkel s'appelait le *Rommelenbosch.* Tout contre, à l'est, croissait le *Bremenbosch* ; au sud, s'appuyant sur la rue Engeland, le *Roepelenbosch.* Plus à l'est, sur les terres de l'Institut Pasteur actuel, s'élevait l'*Eloybosch.*

Ces bois s'étendaient sur huit parcelles appartenant à divers propriétaires, notamment à des institutions religieuses telles l'Infirmerie du Grand Béguinage, la Fondation Saint-Eloy ou encore à des particuliers comme la Dame de Stalle (*de Vrouwe van Stalle*), veuve du seigneur foncier de Stalle .[25]

La carte d'Uccle de 1741 dessinée par le géomètre Charles Everaert, préfiguration de notre cadastre moderne, représente de manière précise chaque parcelle. Celle numérotée 741, en forme de coin, appartenait à la Dame de Stalle précitée. Nous la retrouverons lorsque nous évoquerons la fermette qui y fut bâtie au siècle suivant et, jusqu'au milieu du XXème siècle encore, sa forme allongée reste inscrite sur le plateau : la vue aérienne prise en 1950 par l'Institut Géographique Militaire la révèle.
Encore aujourd'hui, la limite orientale du projet d'urbanisation du plateau reprend le côté est de la petite parcelle mesurée déjà par Charles Everaert en 1741. Nous avons là un bel exemple de la pérennité de certaines divisions cadastrales.

Nous avons vu que la forêt domaniale de Soignes fut aliénée en 1822 et défrichée, pour les 3/5èmes, dans les deux décennies qui suivirent. Les propriétaires du plateau Engeland firent de même, la location des terres agricoles rapportant davantage que le revenu de leurs bois. Des fermettes furent construites, et, pour la première fois, si nous exceptons l'hypothèse

La double maisonnette, 70-72, chemin du Puits, vue aérienne de 1950.
Le terrain a conservé la forme allongée qu'il présentait déjà au XVIIIème siècle lorsqu'il constituait la parcelle cadastrée sous le n° 741. (Photo I.G.N.)

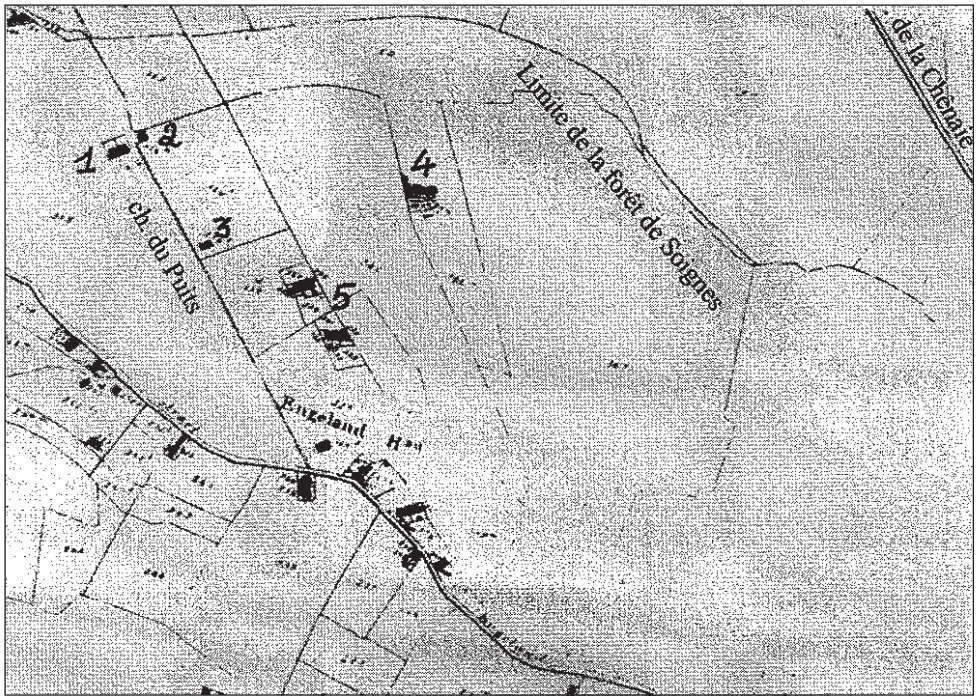
Vue générale du vallon du Tetteken Elst et du plateau Engeland. Entre le cimetière de Verrewinkel et le plateau, le versant abrupt du vallon apparaît comme une ligne ondulée sombre, plus ou moins large. A droite, le haras de Frédéric Brugmann. Les parcelles sont séparées par des haies formées d'arbres. (Photo I.G.N. 1950.)

d'occupations temporaires au néolithique et au Moyen-Âge, avec les huttes de charbonniers, le plateau Engeland fut habité de manière continue.

L'implantation d'une demi-douzaine de fermettes fut rapide et fixa pour un siècle et demi la physionomie du plateau. Elles figurent déjà sur le plan cadastral de Popp (vers 1834), réparties à l'ouest, proches des sources et de la nappe phréatique. Une carte touristique de 1849 nomme, avec cependant une pointe d'exagération, la source du chemin du Puits, *"Source du Hameau"*[26] . L'est, par contre, plus élevé et plus sec, non encore défriché en 1849, demeure vierge de toute bâtisse jusqu'à la construction du haras Brugmann.

Situons-les à l'aide du plan Popp, sur lequel nous les avons numérotées. [voir page suivante]

1. La double fermette à l'ouest du chemin existe encore aujourd'hui.
2. La simple maisonnette à l'ouest du chemin s'élève encore de nos jours au n° 45 du chemin du Puits. Ce ne fut que plus tard, mais l'imprécision des cartes ne permet pas de situer l'époque, qu'une maisonnette mitoyenne fut érigée (n° 47). Derrière elle vint s'élever une autre fermette double, encore présente en 1921. Elle a été démolie peu après pour permettre le passage de la ligne du chemin de fer.
3. Cette maisonnette ne figure déjà plus sur le plan cadastral de 1847.
4. La fermette double (70-72, chemin du Puits) s'élève sur la parcelle n° 741, alors boisée, du plan dressé par Charles Everaert en 1741. Elle subsista jusqu'à la fin des années 1970. Ses ruines – quelques fragments de murs et une cave éventrée – sont cachées aujourd'hui par un roncier et envahies par un taillis.



Détail du plan Popp (vers 1834). Voir texte page précédente et ci-dessous

Chaque fermette était entourée d'un potager et d'un verger. Champs et prairies étaient loués selon l'activité propre à chacune de ces petites exploitations. Les étables étaient construites ou abattues suivant les besoins des familles.

Peu de traces sont restées de leurs occupants. Les hasards de la transmission orale permettent cependant de faire apparaître quelques personnes qui y ont vécu. Les informations rapportées ici, éclaireront quelques silhouettes, quelques habitudes de vie disparues.
Ces bribes de renseignements,

5. Deux fermettes doubles parallèles. Elles apparaissent encore sur la photo aérienne prise en 1950. Une troisième est venue s'y ajouter dans le même alignement. Cette dernière figure sur le plan de 1910 mais a disparu du plan de 1921.
Une demi-douzaine de fermettes doubles s'élevèrent ainsi, alternant cultures et prairies sur les terres limoneuses du plateau. L'histoire de son exploitation reste à écrire. L'on sait cependant que quelques grands propriétaires les louaient à de petits exploitants ou à des ouvriers qui y trouvaient un revenu complémentaire. A l'époque de sa plus grande occupation, douze familles, soit environ soixante à septante personnes, ont donc vécu sur le plateau Engeland.

Le plateau Engeland en 1929. Jacques Janssens, plombier de formation, futur épicier-boucher au 436, rue Engeland, en compagnie de son petit chien, de Jeanne et d'un second cheval prêté pour le charruage. La vue a été prise près de l'actuelle avenue de l'Hélianthe. (Collection Julien Janssens.)

Le chemin du Puits traverse perpendiculairement le vallon. Au sommet de la pente, on voit la double maisonnette, nos 45-47. Vers la gauche, le pont du chemin de fer sous lequel a été détourné le chemin du Puits. Avant la construction de la voie ferrée, le chemin se poursuivait en droite ligne.

aussi lacunaires soient-elles, n'en possèdent pas moins l'intérêt qu'on accorde aux commencements. Au XIXème siècle, pour la première fois dans l'histoire, si l'on fait abstraction des traces laissées par les procès, certains habitants de fermettes, de masures, de chaumières, sortent de l'anonymat et laissent quelques souvenirs auprès de leurs descendants ou dans la mémoire locale. Recueillons-en quelques fragments à propos de deux fermettes proches du "Tetteken Elst".

LA FERMETTE CHEMIN DU PUITS, N° 47

A première vue, la coupure de la voie ferrée donne l'impression que la fermette n'est pas située sur le plateau Engeland. En réalité, elle est construite en bordure d'une rupture de niveau qui se prolonge vers l'ouest. Cette courbe naturelle, que l'on peut considérer comme la limite entre le plateau et le vallon du Tetteken Elst, est visible sur la carte de Vandermaelen (1834). Elle indique également la séparation entre plusieurs parcelles cadastrales. On la retrouve, encore clairement apparente 120 ans plus tard, sur la vue aérienne prise en 1950, malgré la coupure de la voie du chemin de fer.

"Meiterke Bridet", terre cuite de Kurt Peiser. (Collection Robert Boschloos.)

"Meiterke Bridet" vers le milieu des années 1930, chez elle, 47, chemin du Puits. (Photo collection Robert Boschloos.)

La vie quotidienne des locataires des maisonnettes a été facilitée par la présence de la source, abondante et stable, toujours active de nos jours, à quelques pas en contrebas et dont le trop-plein s'écoule dans le *"Rottering"*. C'est ce qu'a dû penser l'une de ses habitantes, Jeanne Marie Bridet, surnommée dans sa vieillesse *"Meiterke Bridet "*(marraine au diminutif + Bridet). Elle naquit à Linkebeek en 1842, c'est-à-dire peu d'années seulement après la construction de la fermette. On ignore si elle s'y installa au moment de son mariage avec Désiré Debondt, fabricant d'échelles, dont elle eut plusieurs enfants, ou si ce fut plus tard. Elle a vécu 95 ans. Ce fut un personnage vivant et attachant : elle attira l'attention de Kurt Peiser, toujours à l'affût de lieux et de gens du peuple caractéristiques. Il fit de *"Meiterke Bridet"* un buste en terre cuite. Ses yeux rieurs, sa bouche malicieuse expriment vie et humour. Une photo d'elle, prise en 1934, la montre dans sa cuisine, le fichu sur la tête, installée en sabots dans un beau fauteuil voltaire, à côté de son poêle de Louvain. Remarquons aussi le lambris, caratéristique de ce type de maisonnettes, même les plus simples. C'est dans cette fermette qu'elle mourut, le 17 février 1937, au même âge que sa mère, née l'année de Waterloo et qui vécut jusqu'en 1910. On appelait cette dernière *"Moederke Vanderhaeghen"* (petite mère Vanderhaeghen). Une carte postale la représente âgée, le bâton à la main, se reposant sur une souche de la berge du Moulin rose, à Linkebeek, où elle passa toute sa vie.

La fille de *"Meiterke Bridet"*, Francisca, naquit en 1872. Elle épousa Joannes-Franciscus Dekoninck. C'est dans cette même maisonnette où vécut longtemps sa mère qu'elle mourut en 1952.

LA DOUBLE FERMETTE, CHEMIN DU PUITS, NOS 70-72

Au fond du Tetteken Elst, à hauteur de *"Broek-Plage"*, dont nous avons vu le succès de foule les beaux dimanches d'été, le filet d'eau provenant de l'étang de Madame Maes s'étire le long de la bordure escarpée

"Moederke Vanderhaeghen", née l'année de Waterloo, mère de "Meiterke Bridet", se repose à l'étang du Moulin rose. (Collection Robert Boschloos.)

du plateau Engeland. La raideur de la pente ne permet pas la culture, taillis et buissons l'envahissent. A peu de distance, une fermette double entourée de cerisiers surplombe le vallon. Sa façade principale, orientée vers le sud-sud-est, tourne le dos à la bise, comme ses consœurs du plateau. Un sentier la relie en ligne droite au chemin du Puits, d'où son adresse : 70-72, chemin du Puits.

La fermette est contemporaine du défrichement de la forêt de Soignes et des bois privés qui couvraient le plateau. Construite sur le terrain où s'élevait le *Rommelenbosch,* elle domine ce qui fut le bois du *'s Hertoghen Elst,* dont le nom survivra, transformé par l'usage populaire, comme nous l'avons vu, en *"Tettekeen Elst".*

La maisonnette double du chemin du Puits, par Etienne Schols. (Collection Stephan Kielens.)

Félix van Wel dessina la double maisonnette en 1978. (Collection Dédée Speetjens.)

Nombre de fermettes du plateau appartenaient dès les premières années du XXème siècle au baron Frédéric Brugmann. Battu par tous les vents, Engeland avait cependant l'avantage sur le Kauwberg voisin, plus sablonneux et donc plus froid, de posséder une couche de terre arable profonde : les prairies étaient grasses, les champs étaient de bon rapport. Le propriétaire en tirait-il argument ? toujours est-il que les loyers encaissés par le régisseur du baron étaient considérés comme élevés, les témoignages oraux transmis depuis cette époque sont unanimes sur ce point.

Ne subsistent aujourd'hui de notre fermette double que la trace des murs et une cave éventrée dissimulés par un roncier. La mémoire des anciens mais aussi photos, dessins et tableaux permettent de recréer les lieux et d'évoquer quelques-unes des personnes qui vécurent en bordure du *"Tetteken Elst"*.

La première pour laquelle nous conservons des témoignages est Johanna-Catharina Meerts, surnommée *"Waïnke Mutschoet"*. Née en 1850, il n'est pas sûr qu'elle ait vu le jour dans la fermette. Ce qui est certain, par contre, c'est qu'après son

"Waïnke Mutschoet" (1850-1930), habita la maisonnette du 70, chemin du Puits autour des années 1900.

La fermette peu avant sa démolition.
Mme Maria Labarre devant la maisonnette où vécut sa grand-mère "Waïnke Mutschoet".
(Photo collection Stephan Kielens.)

Après la Seconde guerre mondiale, la fermette est encore exploitée traditionnellement mais vers les années 1960-1970, elle perd sa fonction pour régresser à l'état de masure. Habitée par un couple âgé qui y trouve un refuge bon marché, après leur décès elle est immédiatement démolie.

(A suivre)

mariage avec Jan-Baptist Hermans, surnommé *"den Voenck"*, ses quatre enfants y sont nés. La tradition familiale conserve le souvenir d'un incendie, vers les années 1890, dans lequel périt leur unique vache. Le ménage Hermans y vécut jusqu'à la veille du premier conflit mondial. En 1975, leur petite-fille, Maria Labarre, a tenu à se faire photographier devant la fermette alors que celle-ci, abandonnée et quasi en ruines, était vouée à la démolition.

La fermette fut ensuite occupée par la famille Van Vlierberghe jusqu'en 1932. Leur fils Camille est une figure connue à Uccle. Il a tenu jusqu'il y a peu un étal de fleurs, plantes et légumes au marché de la place Saint-Job. On peut l'y rencontrer encore tous les lundis, déambulant entre les échoppes et causant volontiers avec les anciens et moins anciens Ucclois. [27]

Avant-guerre, après le départ des Van Vlierberghe, Jeanne Clarens et son mari, Romanus, y élevèrent des moutons et des chèvres. Ils ont eu deux filles et, comme nous allons bientôt parler "du plus bel homme de Belgique" — le baron Frédéric Brugmann —, il est équitable de rappeler que l'aînée était une beauté.

25 Voir à ce sujet LORTHIOIS, Jacques, "Contribution à l'histoire de Verrewinkel", Ucclensia, n° 58, octobre 1975, pp. 3-12.

26 Carte des Environs de Bruxelles pour les Promeneurs à Pied, à Cheval et en Voiture, 1849, reproduite dans MAZIERS, Michel, Histoire d'une Forêt périurbaine : Soignes, 1822-1843. Sous la coupe de la Société Générale, Editions de l'Université de Bruxelles, 1994.

27 Marc DE BROUWER lui a consacré un article, "Camille : du Plateau Engeland au Kauwberg", paru dans Kauwberg Info, n° 51, hiver 2003-2004. Voir également, dans ce même numéro de Kauwberg Info, les illustrations et les articles consacrés à la vie de ce quartier d'Uccle : "Historique du Plateau Engeland", de Thérèse VERTENEUIL; "Mémoires d'un ancien du quartier Engeland", de Julien JANSSENS; "Souvenirs d'Engeland", de Francis WILQUIN.

[suite et fin de cet article page suivante]

Le plateau Engeland servait aussi, au début des années 1950, de terrain de football à l'équipe sportive locale. Elle s'était constituée à la Libération, sous l'appellation de V11, en référence aux redoutables bombes volantes V1. Par la suite, elle prit le nom de F.C. Excelsior Uccle. Le café au Kriekeput, "chez Lili", près du pont de la rue Engeland, servait de local.

Avant-guerre, le terrain, à l'endroit où fut prise la photo, avait été aplani par l'Armée, qui y dressa des hangars pour avions. Mais ces aménagements ne furent jamais utilisés. Actuellement, l'avenue de l'Hélianthe y passe.
On distingue, à gauche, les tombes du cimetière de Verrewinkel. Pointant au-dessus des arbres et du personnage à l'extrême gauche, apparaît le clocheton du château Schollaert, à la Sauvagère, et, à l'extrémité de droite on aperçoit la moitié du pignon de la fermette, chemin du Puits, 70-72, et les arbres fruitiers en fleurs.

1. Bernard Leym ; 2. Pierre Van Daele, patron du Pigeon noir (coin de la rue Geleytsbeek et de l'avenue de la Chênaie) ; 3. "Saïke" Degreef ; 4. Jean Harchouts ; 5. "Tich" Bokske ; 6. Félix (chaisier) ; 7. "Breu" ; 8. Max, agent de police, patron du Sportman (coin rue Basse - chemin des Pêcheurs) ; 9. ? (travaillait à la commune) ; 10. "De Rat" porte l'emblème du quartier du "Broeck", une culotte; 11. ?; 12. Jean Knaepenbergh, futur patron du café Oud Drogenbos; 13. Jean Lageot ; 14. Pierre Hesse, patron du Sportman après Max ; 15. ?, le mari de "Beo".

J'ai 12 ans en 1940 et c'est la guerre.

Souvenirs de Robert Van Steene, horloger à Uccle - Centre

Il y a quelques années, nous avons publié les souvenirs de M. Albert Kerkhofs, qui, sous le titre de *J'avais 12 ans en 1930*[1], évoquait son enfance uccloise à l'attention de ses petits-enfants. Aujourd'hui, nous faisons de même avec un autre Ucclois, du quartier du Centre également, qui à son tour rapporte ses souvenirs d'enfant (et de jeune homme) à ses descendants.

Né en 1928, M. Robert Van Steene avait donc 12 ans en 1940. Il a vécu jusqu'en 1950 dans la maison familiale, rue Auguste Danse n° 84. Horloger de formation, il a ouvert un magasin en 1950 rue Xavier De Bue, au n° 45, où il a exercé sa profession jusqu'à la fin de l'année 1995[2]. Il était bien connu des Ucclois qui fréquentaient le quartier du Centre. Son nom brille d'ailleurs toujours sur la devanture derrière laquelle il a pratiqué son métier pendant près d'un demi-siècle. Il a épousé en 1951 une fille du quartier, Henriette Jacobs, dont la famille habitait rue Beeckman. Sa descendance est assurée, avec trois fils, six petits-enfants et trois arrière-petits-enfants.

Dans le texte qu'il a rédigé à leur attention, il rappelle les souvenirs qui tournèrent autour de la seconde guerre mondiale (1940-1945), depuis ses dernières vacances en temps de paix (1939) jusqu'à la fin de son service militaire (1949)[3].

Le texte qui suit a été adapté pour paraître dans notre revue.

Patrick AMEEUW

Robert Van Steene (photo collection Robert Van Steene)

Devanture de l'horlogerie Van Steene, rue Xavier de Bue 45 (coll. RVS)

1939

(…) Au mois d'aout 1939 j'étais en vacances à Knokke avec mes grands-parents de Bruges. Avant de partir, ma grand-mère avait fait venir celui qu'on appelait le voerman pour transporter les bagages de Bruges à Knokke, un trajet d'une quinzaine de kilomètres. L'homme venait avec une grosse charrette à deux roues, tirée par un gros cheval de labour, chargeait les malles à bagages de ma grand-mère et les transportait jusqu'à l'appartement que nous occupions à la mer. De notre côté, nous prenions le tram vicinal le lendemain. Dans le même immeuble séjournait une autre famille d'Ucclois, une mère avec ses deux enfants. Je jouais beaucoup avec le fils, Yvan. Nous avions le même âge et fréquentions la même école (Collège Saint-Pierre, avenue Coghen). Je me souviens qu'il avait fabriqué une sorte de ballon carré en papier de soie d'environ 50 cm qu'il faisait s'élever dans les airs, au-dessus des maisons de l'avenue Lippens, comme une montgolfière. Yvan (de son nom Deprins) est devenu plus tard le chef de l'escadrille acrobatique de l'aviation belge et a participé à tous les grands meetings aériens internationaux.
Cette saison 1939 fut très lourde et orageuse et, impressionné par tous ces bruits de guerre, je vivais dans la crainte que la fin du monde ne soit imminente !

A Uccle, des expositions étaient organisées pour informer la population de ce qu'il faudrait faire en cas de guerre. On expliquait qu'il fallait vider son grenier et en couvrir le plancher de plaques d'acier pour arrêter les bombes incendiaires. On actionnait les sirènes mobiles qui serviraient en cas d'alerte. La commune et des firmes privées distribuaient des masques à gaz dont elles faisaient la démonstration.
… Nous les gosses, nous nous amusions avec les masques à gaz sans être trop effrayés par les évènements, à la différence de nos parents qui avaient vécu la guerre de 14-18 et en avaient gardé de très mauvais souvenirs, comme les obus à gaz ou les représailles des Boches

…
Beaucoup de familles étaient sans père ou mari, rappelés à l'armée.
A la place communale d'Uccle il y avait au moins une cinquantaine de chevaux réquisitionnés pour l'armée, qu'on marquait au fer rouge (à la cuisse). Les chevaux s'encouraient en faisant le tour de la place et en hennissant furieusement tandis que leurs anciens propriétaires pleuraient à chaudes larmes. A la maison, nous devions nous taire pendant le journal parlé du soir, en espérant que les pourparlers réduiraient la tension internationale.

1940

J'avais 12 ans en 1940 et ce fut la guerre!
Le 10 mai 1940, à 6 heures du matin, on entendit un bruit sourd d'avions survolant Bruxelles. Je me suis levé en sursaut. Mon père était déjà debout, très inquiet, car il avait compris que cette fois ça y était! Le bruit des canons de DCA et le ronflement continuel des moteurs d'avions nous avaient réveillés. Plus tard, on ouvrit la radio : «Ce matin à 5 heures les forces allemandes ont envahi la Belgique; en ce moment l'ambassadeur d'Allemagne est reçu chez le Premier ministre qui a convoqué les membres du Gouvernement pour faire face à la situation etc. etc.»
Ma première réaction fut de me réjouir de ne plus aller en classe, de profiter de ma liberté et de jouer dans les terrains vagues des environs au cours de ce magnifique mois de mai. Je suis sorti par la fenêtre de ma chambre pour m'installer à cheval sur le faîte du toit et, comme nous habitions dans le haut de la rue Auguste Danse, je pouvais voir très loin et observer les bombes que les avions lâchaient sur l'aérodrome d'Evere ainsi que les petits nuages formés par l'explosion des obus de la DCA.

Tout le monde prenait ses dispositions pour affronter la situation et écoutait en permanence les ordres du Gouvernement : les réservistes non encore sous les drapeaux devaient rejoindre leurs unités respectives

L'extrémité de la rue A. Danse, comprenant la maison familiale de R. Van Steene, au n° 84 (coll. RVS)

tandis que les jeunes presque en âge de service militaire devaient fuir le pays et partir en France. Le bruit courait que les Allemands avaient lâché des parachutistes en civil; on croyait en voir partout mais je doute que quelqu'un en ait vraiment rencontré un. Les gens, qui avaient connu les affres de la guerre précédente, fuyaient par tous les moyens possibles, sur les routes, dans les trains, à pied, en charrettes à bras. Mon frère (qui avait 16 ans) partit à vélo vers Ostende puis - à cause de l'avance des Allemands - vers la France, jusqu'a Berck Plage où il s'arrêta en attendant la suite des évènements. Beaucoup de jeunes avaient fui jusque dans le Sud de la France et passèrent plusieurs mois dans des camps installés pour les accueillir, tantôt bien tantôt mal aussi car les Français accusaient les Belges d'avoir en capitulant facilité l'avance des Allemands. Les plus chanceux aidaient à la récolte les fermiers qui manquaient de bras, les hommes étant à la guerre. En échange ils recevaient bien a manger. En Belgique on n'avait aucune nouvelle d'eux car le courrier ne parvenait pas à passer la ligne de front. Un beau jour mon frère est réapparu après environ un mois d'absence. Nous étions au début du mois de juin. Il avait un peu maigri, mais était tout brun et en bonne santé. A la fin des hostilités - la France ayant aussi cessé le combat - les fuyards rentrèrent par petits groupes, souvent sur de vieux camions. A leur arrivée, on les assaillait de questions pour savoir s'ils n'avaient pas rencontré tel ou tel proche toujours disparu. Ceux qui venaient du Sud de la France avaient plus de difficultés car ils devaient passer la ligne de démarcation qui séparait la France occupée (nord) de ce que l'on appellerait désormais la zone libre (sud)[4]. On inspectait aussi la carrosserie, car ceux qui étaient restés sur place avaient écrit leur nom et leur adresse sur le camion pour rappeler qu'ils vivaient encore, et chaque fois qu'on reconnaissait un nom connu, on poussait des cris de joie!

L'OCCUPATION

La vie s'est ensuite progressivement remise en marche. Après quatre mois, nous les collégiens avons dû retourner en classe. Comme on n'avait pas organisé d'examens de fin d'année scolaire, nous sommes tous passés dans la classe supérieure, mais peu après la rentrée de septembre il y eut des examens et ceux qui n'avaient pas leurs points sont redescendus de classe. Régulièrement des gens disparaissaient, certains fuyaient dans le maquis, mais d'autres, hélas de plus en plus souvent, étaient arrêtés par les Allemands et envoyés dans des camps. Ce n'est qu'après l'entrée des Alliés en Allemagne que nous avons découvert la réalité et l'horreur de la déportation, par des photos ou par les actualités dans les salles de cinéma. Pendant l'occupation nous n'en avions eu aucun écho car le seul magazine d'actualités dont nous disposions était le Signal (très bien fait d'ailleurs), édité par les Allemands, qui glorifiait les exploits militaires des troupes de l'Axe et montrait des photos (réelles ou trafiquées) très défavorables aux troupes alliées.

Maison familiale de R. Van Steene, rue Auguste Danse 84 (à gauche sur la photo) (coll. RVS)

Certaines familles hébergeaient un «oncle» ou une «tante» qu'on nous présentait pour la première fois. On ne posait pas de questions pas plus qu'on ne recevait d'explications. Mais on se doutait bien qu'il devait s'agir de personnes recherchées par les Allemands.
Le gros problème de nos parents était de nourrir la famille car les timbres de rationnement ne donnaient pas droit à grand chose. A la maison nous étions quatre et bénéficiions d'un pain par jour, un pain d'environ un petit kilo, très foncé, presque pas monté vu la qualité des farines. Le matin nous le coupions en quatre. Chacun marquait son morceau. Si on en mangeait plus le matin, il fallait se contenter du restant le soir. Chaque mois on devait passer à la commune pour recevoir les timbres. Cela concernait le pain, le sucre, la viande, le beurre et le lait pour les enfants. Si les magasins n'étaient pas ravitaillés en suffisance, nous ne recevions qu'une portion de ce à quoi nous avions droit. Il n'y avait pas d'oranges, ni de bananes, ni de café, mais bien du malt torréfié … Dans les restaurants on devait aussi donner des timbres pour la viande qu'on nous servait. Parfois vers seize heures un camion s'arrêtait sur la place communale, chargé à ras bord de choux fleurs qui étaient vendus jusqu'au dernier. On avait ainsi des légumes pour compenser le manque de pommes de terre. A cette époque (j'avais 13 ans), je prenais le tram à Uccle, changeais à Molenbeek pour un tram vicinal qui allait jusqu'a Wemmel (terminus), puis je continuais à pied sur une vieille route jusqu'a Relegem, et là je chargeais vingt kilos de pommes de terre dans deux vieilles valises que je devais ramener à Uccle.

L'occultation (couvre-feu) était strictement observée. Les nuits sans lune on ne voyait absolument rien. Tous les jours je servais la messe à 6.30 heures du matin au couvent des sœurs de Saint-Vincent de Paul, situé à l'angle formé par la rue A. Danse et la place communale (et dont la chapelle se trouvait au premier étage sur le coin). Certains matins d'hiver je trébuchais dans les fils de téléphone (qui étaient alors aériens) tombés au sol sous le poids de la glace et je glissais aussi sur le verglas. Plus tard j'ai eu les premières dynamos à main qui fonctionnaient à l'aide d'un levier actionné par le pouce. A la maison, la pression du gaz était souvent trop faible pour chauffer l'eau dont mon père avait besoin pour se raser. J'avais trouvé un système peu imaginable aujourd'hui : je plongeais deux fils électriques, dénudés et éloignés d'environ 1 cm, dans un bol rempli d'eau puis je mettais le courant. L'eau bouillonnait et chauffait très vite, dégageant une odeur désagréable mais mon père pouvait se raser.

Camp scout à Forrières durant la guerre, avec la charrette à bras (coll. RVS)

Pour se chauffer on mettait dans la cuisinière une sorte de pâte noire, résidu des mines de charbon, qu'on appelait du «schlamm» et qui brûlait si mal que je devais m'asseoir sur le poêle pour avoir un peu chaud aux fesses! Ceux qui avaient plus de moyens achetaient au marché noir du charbon qu'on venait verser par le soupirail de la cave, le soir pour ne pas être remarqué. On entendait bien le bruit des morceaux de charbon qui tombaient dans la cave mais il arrivait que le matin, en descendant au sous-sol, on voyait de l'eau couler sous la porte de la réserve, car au lieu de charbon le livreur avait versé des morceaux de glace dont la chute faisait un bruit identique. Dans le jardin, nous avions

planté des petits pois que nous avions ensuite récoltés et séchés. Ma mère en fit du potage mais celui-ci était recouvert d'une couche noire faite de bruches (petits insectes proches des coccinelles qui pondent dans les fleurs de petits pois). Cela ne nous a pas empêchés de le manger après l'avoir écumé.
Mon oncle d'Ostende était imprimeur. Ayant l'habitude d'expédier des colis imprimés, il eut la bonne idée de nous envoyer des harengs frais de cette façon. Il arrivait que, lorsque le facteur nous remettait un paquet en disant «Voici vos imprimés!», le papier se déchirait, laissant apparaître des têtes de harengs.

LES SCOUTS

A l'âge de 12 ans, en juin 40, je suis entré chez les scouts. Malgré la situation nous avons organisé un camp, avec tente et tout le barda, dans le domaine de la fédération scoute, à La Fresnaye, dans la commune de Lot. Ne disposant pas de camion, nous avons transporté le matériel à pied à l'aide d'une charrette à bras. On avait attaché un lasso à l'avant pour tirer la carriole et aider ceux qui la poussaient. On a suivi la chaussée jusqu'à Alsemberg, puis la route vers Huizingen et Lot jusqu'au camp. Les chefs qui n'étaient pas encore revenus de l'exode en France avaient été remplacés par des CP (chefs de patrouille) et même par mon frère, qui n'était que second. Le camp s'est déroulé sans problème.
Plus tard nous avons participé à un camp à Forrières. Les chefs avaient été planter des pommes de terre pour que nous ayons à manger pendant le séjour.

Un autre camp avait dû être évacué prématurément, sur ordre des Allemands qui toléraient de moins en moins le patriotisme des scouts. En 1943 (si mes souvenirs sont bons), ils interdirent le port de l'uniforme. De leur côté, ils avaient créé les jeunesses nazies qui défilaient en chemise brune, jouant du tambour, chantant des airs nazis et, comme c'était surtout en Flandre, brandissant des drapeaux jaune et noir ornés du lion flamand. Leurs camps bénéficiaient de toutes les facilités : ravitaillement privilégié, terrains bien situés, transport pour la maintenance … Tandis que nous, nous étions partis avec un vieux camion à Gazogène, le matériel et les scouts à l'intérieur et les cuistots ... sur le toit. Dans la descente de Sinsin, sur la vieille route en pavés, les freins lâchèrent. Le chauffeur lança à l'aumônier qui nous accompagnait (l'abbé de Guchteneer) : «On doit sauter! Je ne contrôle plus le camion». Il réussit cependant à se mettre en seconde et à ralentir le camion au bas de la descente. Plus de peur que de mal … et une forte odeur de brûlé. Malgré tout on est reparti sans traîner car il fallait rejoindre le camp, chercher la paille chez un fermier du coin, dresser les tentes … le tout avant la nuit.
Une fois le camion parti, nous devions tout faire à pied. Mais on pouvait couper autant de bois qu'on voulait pour le woodkraft et pour la cuisine, les rivières étaient propres et on se baignait dans des étangs où l'on trouvait de grosses moules. Il n'était pas encore question de pollution.

Quand le bas de Forest a été bombardé près de la brasserie Wielemans juste à côté des nœuds ferroviaires de la gare du Midi, j'ai aidé comme scout à déblayer les décombres et à déménager les sinistrés. Comme mon copain scout était le fils d'un marchand de fourrage et savait mener un cheval, nous avons pu avoir pendant plusieurs jours une grosse charrette tirée par un beau cheval de brasserie pour véhiculer les meubles. A 15 ans c'était du sport ! A coté de l'église Saint-Denis à Forest il y avait une fabrique de liqueurs restée inoccupée depuis les bombardements. Nous y sommes entrés. Il y avait quantité de bouteilles cassées. Nous avons pris les petites garnitures en métal qui couvraient les bouchons et nous en sommes servis comme de petits gobelets ... pour déguster un peu de toutes les liqueurs. Inutile de décrire la suite!
Entre Uccle et Forest s'étendait la grande carrière de sable (où se situent aujourd'hui le complexe sportif du Domaine et, plus bas, Forest National, entre les avenues du Globe et du Domaine). Les Allemands s'entraînaient sur les pentes de la carrière avec leurs autochenilles. Tous les jours, l'un d'eux venait leur apporter des documents depuis la place communale d'Uccle où se trouvait leur administration. Il passait devant chez nous, rue Auguste Danse. Gamins totalement inconscients, un voisin qui avait un fusil à plombs et moi-même nous nous étions mis sur le faîte du toit pour tirer sur l'Allemand à son passage! Heureusement il ne nous a pas vus, mais il a quand même plusieurs fois frotté son bras ou son cou, comme si un insecte l'avait piqué.

TOUJOURS L'OCCUPATION

A l'époque, nous devions aller tous les jours à la messe (à 7.30 ou 8 heures) dans la chapelle du Collège Saint-

Pierre. Pour ma part, j'en étais dispensé à condition de justifier que je servais quotidiennement la messe chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul.
Au Collège, la méfiance gagnait du terrain car on ne connaissait pas toujours les opinions de son voisin. Certains élèves portaient l'étoile juive imposée par l'occupant : de couleur jaune avec l'inscription «Jude», elle était cousue sur le haut du pull, côté gauche. On les voyait surtout à l'école communale et à l'athénée, moins au Collège car les Juifs fréquentaient rarement l'école catholique. Parmi ceux qui suivaient les cours au Collège se trouvaient des enfants hébergés dans des familles catholiques dans le but d'échapper aux Allemands. Bien sûr ils n'affichaient pas leur situation. Ce n'était toutefois pas sans risques pour les familles.

Sans pousser le son trop fort, on écoutait Radio Londres ou La France libre dont les émissions commençaient par le signal "tut, tut, tut, tût", soit trois brèves et une longue, signifiant le V de victoire en morse. Suivaient alors les messages personnels que seuls comprenaient les intéressés c.à.d. des résistants ou des proches à qui un évadé signalait avoir pu rejoindre Londres … A France libre on répétait le slogan "Radio Paris ment, Radio Paris ment, Radio Paris est allemand ". Certains par défi pendaient à leur revers une petite équerre avec un fil, ce qui signifiait : «Angle au fil (= anglophile)». On racontait aussi l'histoire de la petite fille qui reçut un morceau de chocolat d'un Allemand et qui pour le remercier lui dit : "Les Anglais sont des sales Boches, hein Monsieur !»

A quelques rares exceptions, on roulait au Gazogène. C'étaient surtout les camions qui utilisaient ce système. Les autos sur le toit desquelles on fixait 3 ou 4 bonbonnes de gaz, roulaient plutôt au gaz classique, précurseur du LPG.
On se faisait des tartes aux carottes ou aux pommes de terre qui nous paraissaient tellement bonnes qu'on continua à en faire après la guerre.

Forteresses volantes américaines (Boeing B-17) de nuit au-dessus de l'Europe occupée (photo US Air Force sur site Wikipédia)

On se lavait les mains avec un savon (?) de couleur verte, qui ne moussait pas et qui était rugueux comme s'il contenait du sable. On s'essuyait ensuite avec un vieux morceau de drap usé et récupéré.
S'il restait de la vieille graisse à frites inutilisée (vu qu'on ne faisait plus de frites), on l'employait pour cuisiner à la place du beurre ou de la margarine. Les harengs qu'on avait parfois en bonne quantité, nous les cuisinions dans le four, car là il ne fallait pas de gras. Si on connaissait un bon tailleur (c'était devenu rare car avant guerre beaucoup d'entre eux étaient juifs), on lui portait son vieux costume fatigué auquel il donnait une nouvelle vie en le retournant. Si on avait de l'argent (certains vendaient leurs bijoux en vue d'en avoir) on pouvait acheter tout ce qu'on voulait rue des Radis. Comme la viande était rare, ceux qui avaient la moindre place libre élevaient des lapins pour les manger. Les peaux nous les portions à un magasin de la chaussée d'Alsemberg où on les tannait pour en faire un manteau de fourrure.

ANVERS

En 1943 je me suis inscrit à l'école d'horlogerie à Anvers. Tous les jours, je partais vers 6.45 heures dans le noir, prenais le tram 11 jusqu'a la gare du Nord, puis le train jusqu'à la Gare centrale à Anvers (seule ligne électrifiée à l'époque). Je prenais ensuite le tram par l'Italielei et arrivais à l'école à 8.30 heures.
Au retour on se mettait tous sur la plate forme arrière de la remorque qu'on faisait dérailler en sautant en cadence. Souvent, le matin, entre deux arrêts, les Allemands arrêtaient le tram, en faisaient descendre les occupants qui devaient se mettre sur le trottoir, face au mur et les fouillaient avant de les laisser remonter dans le tram. Parfois ils en retenaient (un porteur de faux papiers, un Juif non déclaré …). Le tram pouvait ensuite repartir. L'opération durait facilement un quart d'heure mais le train n'attendait pas. À Anvers il y avait aussi beaucoup d'alertes; dès que les sirènes retentissaient, on descendait immédiatement dans les immenses caves de l'école pour y rester un quart d'heure et souvent plus longtemps. Cela interrompait les cours.

Surtout vers la fin de l'année (1943), ont commencé les bombardements massifs des villes allemandes. Toute la nuit, on entendait le ronflement des superforteresses qui passaient sans fin en formations serrées ainsi que les explosions des obus de DCA. Et le matin tôt, on voyait revenir les avions en groupes moins compacts car ils avaient été dispersés par la DCA allemande. Certains traînaient derrière eux une fumée noire, signe qu'un moteur (ou un autre élément) brûlait, tentant de rejoindre malgré tout l'Angleterre. Le matin aussi nous étions souvent inondés de petits rubans d'aluminium, d'1 cm de large et de 10 cm de long, provenant des bombardiers qui les larguaient en quantité pour brouiller les radars allemands et les empêcher ainsi de repérer les prochaines vagues d'avions.

De temps en temps, on pouvait aller chercher quatre boites de lait concentré sucré au centre de la Croix rouge, chaussée de Vleurgat à Ixelles. Sur le chemin du retour j'avais déjà mangé une boite. En classe, à la récré, on recevait un genre de poisson très salé et des pastilles de vitamines très dures à avaler, parfois aussi (à la place du poisson) des biscuits secs et durs.
Quand j'étais à Anvers, Maman me préparait une gamelle qu'à midi je réchauffais sur le gaz de l'atelier. Quand je l'ouvrais ça ne sentait vraiment pas bon. C'étaient souvent des patates et du chou rouge ou des patates et des choux-fleurs, parfois (mais rarement) accompagnés d'un peu de viande. Il fallait avoir faim pour manger ça! Mais il n'y avait plus assez de tartines pour en prendre au repas de midi.

Le Mur de l'Atlantique à Ostende : bunkers et tranchées se succèdent dans les dunes de l'ancien domaine du Prince Charles à Raversijde (site Le Mur de l'Atlantique)

En revenant le soir aux heures de pointe, arrivé gare du Nord, je montais dans des trams surpeuplés. Les plates-formes étaient tellement bondées que je ne pouvais y poser les pieds. Je m'accrochais alors par les mains au rebord supérieur de l'ouverture (il n'y avait pas encore de portes aux plates-formes) et laissais mes pieds dans le vide. Il y eut aussi de graves accidents. Un scout qui avait sauté du tram avant l'arrêt complet (à hauteur de Ma Campagne, avenue Brugmann), avait dans son élan cogné le poteau d'un porte-caténaire. Il était mort sur le coup.
Les élèves du Collège Saint-Pierre, qui venaient du haut de l'avenue Brugmann, avaient aussi l'habitude de sauter du tram avant l'arrêt, à hauteur de l'avenue Coghen. Quelques-uns ont glissé sous les roues du tram et ont eu la jambe sectionnée.

LA LIBERATION

La situation des Allemands se retourna progressivement. En Russie cela devenait catastrophique. Quand un soldat partait pour le front de l'Est, c'était comme s'il signait son arrêt de mort. A l'Ouest, il y eut quelques essais de débarquement qui tous avaient été repoussés. Aussi le 6 juin 1944 on s'est surtout demandé si cette fois c'était la bonne et si les troupes alliées pourraient s'accrocher. Nous n'avions aucune idée des moyens mis en œuvre par les Alliés car les actualités étaient censurées, au cinéma comme à la radio. Les Allemands avaient construit le fameux "mur de l'Atlantique", ininterrompu depuis la Hollande jusqu'au Sud de la France, avec des bunkers et, sur les plages, des rails d'acier d'un mètre de haut, plantés dans le sable, pour empêcher les mouvements de chars amphibies ou l'atterrissage de planeurs transportant des troupes. Les immeubles qui bordaient la digue, le long de toute la Côte belge, étaient minés et avaient portes et fenêtres murées. Seuls les habitants des régions côtières pouvaient circuler sur une profondeur de plusieurs kilomètres.

De Bruxelles, nous ne pouvions donc pas aller à Ostende voir les membres de notre famille, qui eux circulaient librement dans les deux sens. Petit à petit on a su que les Alliés avaient réussi à s'implanter sur le continent et qu'ils progressaient, bien que péniblement. Leur avance fut fort ralentie car la Normandie était une région de bosquets et de haies gênant la progression des chars jusqu'au moment où ceux-ci furent transformés en arrache haies. Enfin la progression, qu'on suivait ville après ville, s'accéléra, jusqu'à la frontière belge. On retrouvait enfin des noms de villes qu'on connaissait, et brusquement ... les Alliés arrivèrent à Hal puis à Uccle, par la rue de Stalle, vers 17 heures, alors qu'à midi on voyait encore les Allemands fuir par la même artère mais dans l'autre sens. Les drapeaux belges s'accrochaient aux fenêtres et les gens sortaient, se groupaient, rigolaient. On avait enfin la sensation que la guerre était finie pour nous. Nous voyions les premiers scout-cars, des petits blindés de reconnaissance américains qui surgissaient au Globe sous les acclamations d'une foule immense. Les blindés s'arrêtaient, les gens grimpaient dessus, embrassaient les G.I. mais soudain..... deux voitures allemandes débouchèrent de l'avenue Brugmann, ouvrirent le feu sur la foule qui se plaqua sur le sol, puis s'enfuirent par la rue de Stalle. Il y eut plusieurs morts et blessés. Un scout, qui s'était couché derrière un des blindés, a été écrasé sous la roue arrière du char qui, en reculant (pour se mettre en position) puis en avançant, lui passa plusieurs fois sur le corps. On l'emmena à toute vitesse à la clinique Sainte-Elisabeth où il ne fut pas admis faute de pouvoir payer la caution exigée pour l'hospitalisation. On alla ensuite aux Deux Alice où une infirmière prit sur elle de le laisser entrer sans garantie. On ne donnait pas cher de sa vie mais, après une longue convalescence, il put reprendre ses études et fit même une belle carrière comme responsable technique de la Sabena au Congo.
Dès la libération de Bruxelles, nous eûmes enfin des nouvelles de l'avance des Alliés en Belgique, ce qui n'alla pas sans mal car des poches allemandes subsistaient. Ici c'était la chasse aux collabos, on tondait des femmes qui avaient flirté avec les occupants. Chaussée d'Alsemberg, près du Vieux Spijt, j'ai vu des gens jeter des meubles par la fenêtre d'un troisième étage; on se vengeait comme on pouvait.
Ensuite nous allions en ville grimper sur les camions qui passaient sur les boulevards

LA GUERRE CONTINUE

Durant l'avancée des Alliés en Belgique, après les vacances scolaires de l'été 1944, nous avions à nouveau déserté les classes.
Une fois le pays libérée, j'ai cherché à retourner à mon école même si la guerre continuait en Allemagne. Au cours du mois d'octobre, j'ai pris le train comme je faisais d'habitude, mais à Kontich le pont était détruit;

Réplique d'un V2 à Peenemünde (Allemagne) (site Wikipédia)

il fallait descendre du train, franchir une passerelle en bois et prendre un autre train qui nous attendait pour nous conduire à Anvers. Au moment où je me trouvais au milieu du pont, une terrible explosion retentit assez loin. C'était un V2 tombé près d'Anvers. J'ai alors fait demi-tour et ne suis plus jamais retourné à Anvers. Je me suis inscrit à l'école d'horlogerie de Bruxelles. Les V2 ont continué à tomber sur Anvers, car par

là transitait une grande partie du matériel de guerre allié; Anvers était le port le plus proche de la zone des combats. Il y avait aussi Ostende mais ses installations n'avaient pas l'envergure de celles d'Anvers.

Les V2, fabriquées par les Allemands, venaient de faire leur apparition. Mis à feu loin de la ligne de front, ils montaient dans la stratosphère et retombaient à une vitesse supérieure à la vitesse du son; de ce fait ils étaient indétectables et explosaient brusquement sans aucun signe précurseur.
Ce que je retiens d'ailleurs du jour où les Allemands ont capitulé (8 mai 1945), c'est l'immense soulagement que j'ai éprouvé en sachant que je pourrais enfin dormir sans plus craindre les bombes.

Aux environs de Bruxelles aussi, dans la forêt de Soignes, on connaissait des coins où trouver des munitions, là où, sous des abris en tôle ondulée, les Alliés avaient installé leurs réserves. Nous étions en novembre 1944.
Quand on ouvrait les caisses, les munitions se présentaient dans des petits sacs en toile remplis des macaronis couleur kaki qui ont fait la joie de toute notre génération. On glissait les sacs dans les douilles des obus et l'explosif faisait partir l'obus. Tous les gosses de notre âge en possédaient et s'en servaient comme de pétards. Le grand plaisir était d'allumer un macaroni, d'écraser tout de suite la flamme avec le pied et de le voir alors partir comme une fusée dans tous les sens, en faisant un sifflement aigu. Le spectacle durait bien dix à douze secondes avant que le macaroni ne se consume entièrement.

J'ai fait de nombreuses expériences avec les munitions que j'avais récoltées. D'autres ont fait de même avec tout ce matériel de guerre qui traînait. Plusieurs de mes connaissances on eu des accidents (main déchiquetée ou même bras arraché) surtout avec les grenades, particulièrement dangereuses.
La grande merveille du moment a été l'ouverture des magasins de surplus américain. On y trouvait tout ce que l'armée liquidait ou que les soldats revendaient en fraude : belles godasses militaires, gamelles d'un modèle encore inconnu (plates avec deux compartiments), postes émetteurs, canots pneumatiques, parachutes, poignards de commando, tentes, bancs repliables …
Nous étions émerveillés, non seulement parce que nous sortions de quatre années de pénurie mais aussi parce que, avant la guerre, nous connaissions un mode de vie encore proche de celui des années 1900. Toutes ces nouveautés avaient sur nous un effet inimaginable : les jeeps qu'on voyait pour la première fois ou les stylos à bille qui se vendaient une fortune (ils avaient d'abord été conçus pour les pilotes qui, dans leurs avions non pressurisés, voyaient les cartouches d'encre se vider à cause du manque de pression en altitude).
Les soldats étaient reçus chez l'habitant où ils retrouvaient un peu de chaleur humaine après les durs combats qu'ils avaient menés. Ils pouvaient aussi prendre de bons bains. En échange, ils donnaient du chocolat, des cigarettes, du butter-spree (entre le beurre et le fromage), des boîtes de haricots aux tomates etc.

La rue Beeckman après le bombardement allemand du 2 février 1945 : vue en enfilade (la deuxième maison à partir de la gauche était celle de Henriette Jacobs, future épouse de Robert Van Steene) (coll. RVS)

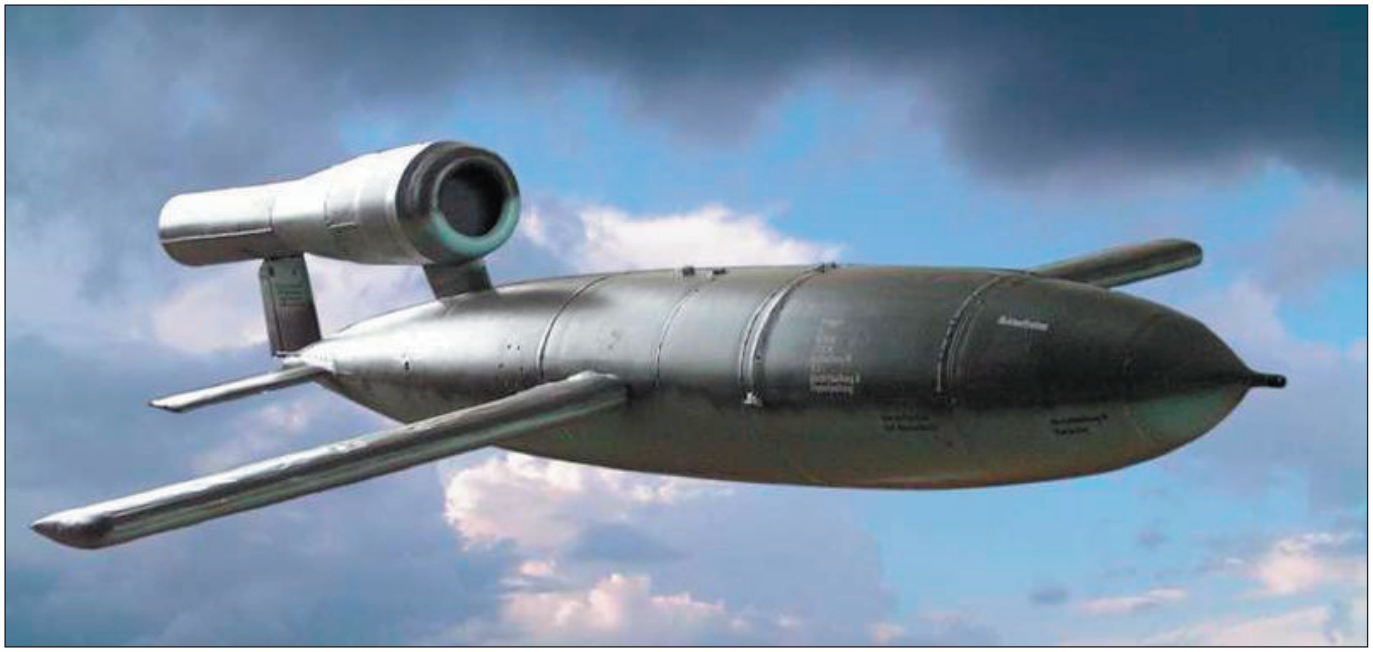
Les troupes alliées avaient installé sur la place communale un garage d'entretien des chars et dans l'actuelle avenue du Domaine un immense complexe de réparation de véhicules divers : bulldozers, chars Sherman, camions, jeeps …
Ca sentait l'essence et le cambouis. Comme la guerre se poursuivait toujours en Allemagne, les soldats ne restaient que quelques jours pour repartir sur le front. En Hollande aussi la guerre faisait rage avec des pertes terribles notamment lors de la prise du pont de Remagen au cours de laquelle les Alliés avaient utilisé des planeurs. Ils avaient construit en Angleterre des planeurs en bois, très rudimentaires, pouvant transporter une trentaine de soldats avec leur équipement. Un DC3 les tirait par groupe de deux. Arrivés sur le terrain d'opération, les pilotes des planeurs - souvent peu expérimentés – les détachaient de l'avion et cherchaient un peu au hasard à atterrir en un endroit pas trop cabossé. A Remagen, presque tous les planeurs se sont écrasés, entraînant la mort ou la mise hors combat de leurs occupants.

La rue Beeckman après le bombardement allemand du 2 février 1945 : maisons détruites (coll. RVS)

LE DERNIER HIVER

Un peu plus tard, ce fut à nouveau la douche froide avec l'offensive Von Rundstedt. Les Allemands revinrent et avancèrent de nouveau rapidement dans les Ardennes, tuant et brûlant tout sur leur passage. A Bruxelles on se demandait si on allait à nouveau les subir car il fallut longtemps avant d'enrayer leur progression. Ce fut alors Bastogne, la neige et le brouillard empêchant le ravitaillement des troupes et de la population encerclées et, enfin, le retrait définitif des Allemands. On recommençait à respirer ... puis, à nouveau la peur, très réelle celle-là : les V1. On n'était plus jamais en sécurité. Je dormais dans la crainte de ne plus me réveiller à cause de la chute d'un V1 sur la maison! C'était l'angoisse. Tout à coup, les sirènes d'alerte se déclenchaient. On retenait sa respiration, on entendait déjà au loin le bruit de grosse motocyclette que faisaient les V1 en volant. Tant qu'on l'entendait, on respirait, puis

La rue Beeckman après le bombardement allemand du 2 février 1945 : maisons détruites avec camion et secouristes (coll. RVS)



Photomontage d'un V1 (site Wikipédia)

« pet, pet, pet», le moteur toussait, s'arrêtait; c'était alors un silence de mort car la bombe ne volait plus, elle tombait. On attendait la terrible explosion qui suivrait, sans savoir si ce serait pour soi ou pour le voisin. Il y aurait de toute façon des morts.

Beaucoup de V1 sont tombés sur Bruxelles : sur une école rue Vanderkindere (40 enfants morts) et aussi - le 2 février 1945 - rue Beeckman, où habitait ma future femme. Sa maison a été touchée (tous les carreaux ont été cassés, la porte arrachée, le volet défoncé) mais elle a été la seule parmi les immeubles bombardés à rester habitable. Comme c'était arrivé vers 21 heures, ma future épouse (qui avait alors 15 ans) était déjà au lit. Elle n'a rien eu mais on a retrouvé du verre entre ses deux matelas. Il y eut une dizaine de morts. Quant à nous, qui habitions la rue juste derrière, nous avons eu toutes les vitres cassées, les tuiles déplacées, la porte déboîtée. Ce n'est que le lendemain qu'on s'est rendu compte des dégâts. Il faisait noir. C'était en février. Le matin je suis monté sur le toit et j'ai remis en place toutes les tuiles restées en bon état. On n'a dû poser qu'une quinzaine de nouvelles tuiles, soit environ 1 mètre carré.

Les Alliés avaient trouvé un moyen pour éviter que les V1 ne tombent dans une zone trop peuplée. Les avions de chasse, dont la vitesse était légèrement supérieure à celle des V1, pouvaient les rattraper mais ne pouvaient pas les faire exploser sans risquer d'être touchés eux-mêmes. Ils se plaçaient alors juste à côté et du bout de leur aile et faisaient basculer la bombe qui s'écrasait en pleine campagne. Près des villes on tirait à la DCA sur les V1 qui avaient échappé aux avions. On les faisait exploser dans les airs mais on en ratait beaucoup.

OSTENDE

Dès la Libération, la circulation avait été rétablie dans la zone côtière. Lors des vacances de Pâques (1945) qui ont suivi, nous sommes partis pour une journée voir la famille de la Côte. Sur place nous sommes tout de suite allés voir la plage. Les murs qui bloquaient l'accès à la digue avaient déjà été abattus. Après une bonne promenade de santé jusqu'à Mariakerke je suis descendu sur un brise-lame. Je courais vers la mer quand les vagues refluaient et reculais quand elles remontaient. Mon cousin Frans était derrière moi. En faisant marche arrière, je l'ai heurté car il ne s'était

Un chasseur Spitfire (à droite) soulève l'aile d'un missile V1 (à gauche) pour en modifier la trajectoire (site Wikipédia)

pas dégagé aussi vite que moi. J'ai alors glissé tout habillé dans la mer avec mon gros manteau. J'avais de l'eau jusqu'au cou. Nous sommes vite rentrés en tram. Sur la plate-forme bondée, j'avais toute la place car les autres usagers s'écartaient de moi, trempé comme j'étais.

Arrivé chez mon oncle j'ai dû me déshabiller et me mettre au lit pour éviter un rhume et me réchauffer. Mes habits étaient mis à rincer et à sécher. Je n'en avais pas d'autres. Pour mon plus grand bonheur, je n'ai pas dû repartir avec mes parents. On décida de me laisser quelques jours à Ostende. Mon oncle devait conduire mon cousin Frans à Gand pour l'inscrire à une école d'imprimerie. Il m'accompagnerait alors dans le train jusqu'à Gand et de là je pourrais rentrer seul à Bruxelles. Le soir de mon accident, j'ai porté les habits de Frans. Pendant mon séjour forcé de quatre à cinq jours, j'ai fait des balades avec mon cousin qui connaissait tous les recoins d'Ostende. Le port était interdit au public car on y débarquait du matériel de guerre. Nous voulions voir tous ces engins qu'on ne connaissait pas encore, comme les jeeps, les tanks Sherman, les bulldozers … A côté de la grande église près de la gare, se trouvait le clocher de l'ancienne église. Son accès était interdit, mais Frans savait par où passer et, hop!, nous sommes montés. L'intérieur n'avait plus de plancher mais l'escalier, arrimé au mur, tenait encore par le bout des marches. Arrivés en haut, nous surplombions le port et pouvions tout observer à notre aise : le va et vient des bateaux qui se plaçaient face aux quais pour être déchargés car ils s'ouvraient à l'avant comme le font les transporteurs aujourd'hui, mais à l'époque c'était encore nouveau. On avait coulé du béton sur les anciens quais pour faciliter la manœuvre. Par la suite nous sommes allés dans des tranchées creusées dans les dunes. Là, mon cousin savait où trouver des munitions abandonnées par les Allemands. Quel trésor! Des boites de balles de fusil, des boites de détonateurs électriques (pour amorcer les charges de dynamite) … Je me suis généreusement servi et sans rien dire à mon oncle j'ai tout mis dans la grande valise qu'on m'avait prêtée. Cela pesait lourd. De retour à Bruxelles, j'avais oublié que la voie de chemin de fer était coupée avant Gand et que l'on devait descendre du train, marcher trois à quatre kilomètres jusqu'à Aalter et remonter dans le vicinal en direction de Gand. Me voila donc à pied sur la route avec une lourde valise pleine de munitions. Je ne pouvais pas me plaindre car mon oncle aurait trouvé bizarre qu'une simple valise d'habits pèse autant !

LA PAIX

J'étais toujours scout. A l'âge de 16 ans j'étais monté au clan.

Après les fêtes de Pâques 1945, les chefs avaient imaginé le jeu dit de Zorro. Un des routiers devait provoquer des incidents sans se montrer, le jeu consistant à démasquer celui qu'on surnommait Zorro. J'avais été désigné pour ce rôle et avais à cette occasion entrepris de faire sauter un très gros pétard au moment où les scouts entreraient dans le local sans que je ne sois présent. Au cours des préparatifs effectués à la maison, j'avais provoqué une explosion qui réveilla toute ma famille mais le test avait été positif et j'ai pu réaliser mon tour avec succès.

A la fin de la guerre, en mai 1945, nous nous trouvions comme scouts dans une ancienne usine qui avait abrité les Indienneries de Stalle (occupée aujourd'hui par le magasin Colruyt). A cet endroit arrivaient par

Tournage du film sur la Résistance à Alle-sur-Semois (juillet-août 1945). Sur la façade, on reconnaît les feuilles de tabac en train de sécher (coll. RVS)

camions, depuis la gare, les prisonniers et travailleurs forcés (S.T.O.) rapatriés d'Allemagne. Ils étaient passés par des camps et avaient ensuite séjourné plusieurs jours dans le train. Avant de pouvoir rentrer chez eux, ils devaient être désinfectés. C'était notre tâche. Nous disposions d'instruments pour répandre de la poudre insecticide. On écartait le pantalon par devant et on versait de la poudre, puis demi-tour, on faisait la même opération par derrière. Nous mangions et dormions sur place car les convois arrivaient sans prévenir et nous devions être «toujours prêts» pour intervenir. Nous avions une grande liberté. Nos parents n'avaient pas l'air de trop s'en faire. Malgré la situation difficile de l'époque, la sécurité était bien meilleure qu'aujourd'hui.

Tournage du film sur la Résistance à Alle-sur-Semois (juillet-août 1945). A droite Robert Van Steene déguisé en soldat allemand (coll. RVS)

Un petit réalisateur de cinéma, qui voulait faire un film sur la Résistance, avait demandé des volontaires pour y jouer comme figurants. Nous n'avons pas refusé. Les scènes ont été tournées en juillet et août 1945 à Alle-sur-Semois, petit village perdu au fond des Ardennes. Pour y arriver, nous devions prendre le train jusqu'à Givet, puis un tram vicinal jusqu'à Vresse et enfin un second tram vicinal, tous deux tirés par d'anciennes motrices à vapeur. On y logeait sous tente comme lors d'un camp scout. Le matin on recevait les instructions. On devait se rendre au cœur de la forêt dans les anciens campements des résistants, faits d'abris en poteaux et couverts seulement de feuillage. Tout était encore en bon état car les lieux n'étaient délaissés que depuis quelques mois. Sur place on filmait quelques scènes où nous étions déguisés en maquisards. Le lendemain, nous retournions au même endroit où nous jouions encore mais habillés en Allemands cette fois. Nous tirions avec des fusils chargés mais les balles avaient été trafiquées, de la bougie remplaçant la poudre. Nous devions tout de même faire attention. L'un d'entre nous avait tiré dans la cuisse de son voisin qu'on a dû emmener à l'hôpital pour ôter la cire - fondue - logée au fond de la blessure. Pour simuler des explosions ou la chute d'obus on employait de vraies mines de gros calibres et dans les scènes d'attaques contre les Allemands, on tirait au fusil-mitrailleur (avec de vraies balles) sur le toit d'une vieille ferme en faisant sauter les ardoises en l'air. Des paysans qui travaillaient dans leur champ de tabac un peu plus loin s'étaient couchés par terre lorsqu'ils avaient entendu siffler les balles au dessus du toit. Un soir que nous nous apprêtions à faire sauter un wagon dans la gare du village, éclairée par de gros spots, des Américains qui passaient avec une impressionnante dépanneuse de chars se sont arrêtés pour voir ce qui se passait (la guerre n'était pas encore finie, on se battait encore en Allemagne), puis sont repartis une fois rassurés. Un des réalisateurs du film nous a alors rejoints triomphalement avec un jerrican d'essence qu'il avait chipé sur la dépanneuse pendant que les Américains discutaient avec nous. Le wagon a bien brûlé ce soir-là. Si nous avions toutes ces munitions c'est parce que rien n'était encore organisé et que pour faire un film sur la Résistance, nous avions toutes les facilités pour obtenir ce qu'on voulait. On avait aussi beaucoup de temps libre entre les tournages, ce qui nous permettait d'explorer la région. A Mouzaive, je me rappelle être arrivé au bon moment pour voir un apiculteur vider les alvéoles d'une ruche et actionner la centrifugeuse en vue d'en extraire le miel

Parade de chenillettes durant le service militaire de Robert Van Steene (1948-1949) (coll. RVS)

qu'il nous a ensuite fait goûter tout frais et coulant. J'ai dû aussi retourner à Bruxelles pour porter les rushes du film dans un studio qui se trouvait à Zuun (Anderlecht). J'en profitais pour dire bonjour à la maison. Plus tard on a été au studio pour sonoriser le film car il n'y avait pas de prise de son au tournage. On imitait par exemple le bruit des foules acclamant les libérateurs …

L'APRES-GUERRE

En 1947, je suis entré en stage chez un horloger de la rue de la Régence à Bruxelles. Il était Canadien et rêvait de retourner dans son pays dont la guerre l'avait séparé. Il était aussi passionné de montage radio et avait fabriqué un récepteur qui réglait la pendule mécanique du magasin et qui, par un axe traversant le mur, actionnait les aiguilles d'une horloge extérieure. Sa femme dans sa jeunesse avait joué du piano pendant la projection des films muets. Elle avait aussi travaillé chez un fabricant les bandes et cylindres pour pianos mécaniques et orgues de foires. Elle devait jouer sur un piano graveur très spécial qui trouait les bandes et cylindres musicaux.

Pendant mes temps libres, j'ai appris à conduire sur la voiture du père d'un ami, une Citroën moteur flottant 1938 qui était restée cachée dans un garage durant toute la guerre. On devait encore y faire le double débrayage, ce qui m'aida par la suite lorsque, durant mon service militaire (de juillet 1948 à juillet 1949), je me suis trouvé au volant d'une chenillette.

A l'époque de mon service, nous connaissions encore un régime très libre en matière d'essence et de munitions. On roulait et on tirait sans restriction. A la fin de mon séjour à Spa, au 1er Lancier, nous devions céder nos chenillettes à un autre corps. En attendant la passation, notre chef de section, qui s'embêtait, a entraîné les brigadiers-chefs de chenillette (dont j'étais) sur le terrain d'exercice où nous avons roulé comme des fous pendant toute une après-midi sans aucun contrôle. Les deux derniers mois de service, nous avons été transférés dans la caserne des Guides (une unité flamande) à Ansberg en Allemagne. Là j'ai pu échanger du café contre un appareil photo et bien profiter du smokkelage car en Allemagne il y avait beaucoup de belles choses mais pas encore de café … Comme nous étions en fin de service, que nous n'avions plus de chefs et qu'en outre nous parlions français, nous étions plus libres : on se levait quand on voulait, on sortait par l'arrière de la caserne pour échapper au contrôle … C'était la belle vie, mais nous étions inquiets car, contrairement à l'usage qui voulait qu'on soit libéré quinze jours à l'avance, nous avons dû rester jusqu'au tout dernier jour. C'était au temps de la Question royale, les autorités craignaient des émeutes, et nous étions susceptibles d'être appelés pour rétablir l'ordre même au-delà de notre temps de service. Heureusement nous avons été libérés au jour J. Nous avions été les derniers à passer un an sous les armes. Les suivants ont dû faire un service de deux ans (qui fut plus tard ramené à 18 mois) …

[1] Dans Ucclensia n° 203, janvier 2005 p. 9-14.
[2] Voir aussi VANDERBERGHE Raymond, Evolution de l'activité commerciale d'Uccle-centre au XXe siècle, Uccle, 2003, p. 67.
[3] Informations communiquées par M. Robert Van Steene.
[4] Que les Allemands occuperaient à partir de 1942.

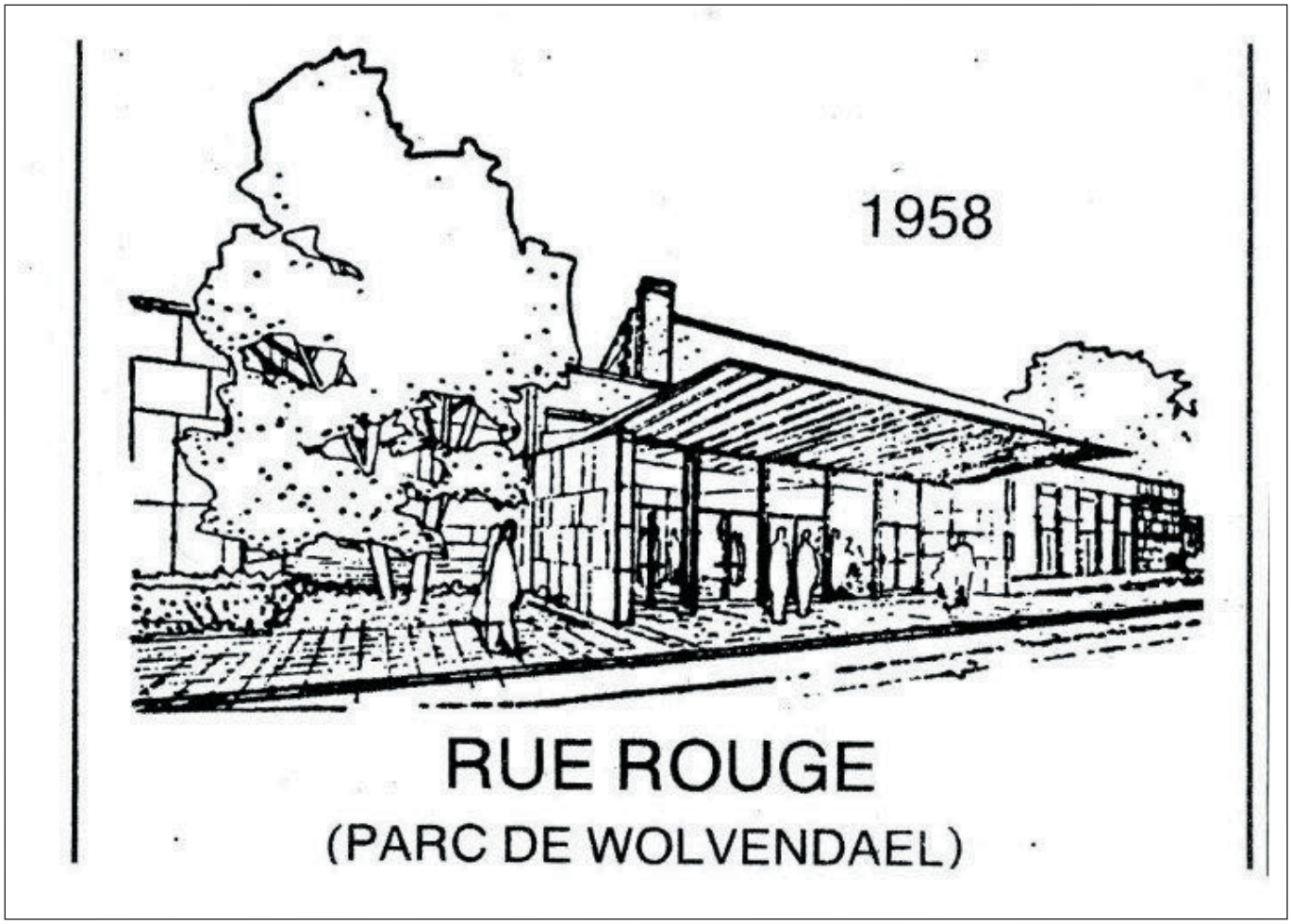
Il y a 50 ans rue Rouge, s'ouvrait le premier centre culturel du royaume

André BUYSE (1)

1958 fut une année-charnière sur le plan de l'histoire contemporaine, une année souvenir et aussi une « année point de départ » pour beaucoup de concitoyens : il y eut l'Expo 58 de Bruxelles, la création d'un symbole géant de molécule de fer, l'Atomium devenu par la suite emblème national, l'attribution du prix Nobel de la paix au Belge Révérend Père Pire, l'élection du général de Gaulle à la présidence française et celle de Jean XXIII au pontificat, l'apparition d'un célèbre bâton de chocolat au « goût de l'année 58 », etc… Mais on aurait tendance à oublier, dans cet inventaire à la Prévert, un phénomène non moins exceptionnel : l'ouverture du premier « centre culturel » du Royaume, le Centre culturel et artistique d'Uccle, établi au 47 de la rue Rouge à Uccle. C'était une innovation … et une retombée indirecte de l'extinction progressive des cinémas de quartier résultant elle-même de la vulgarisation de la télévision dans les familles (2).

Un demi-siècle plus tard cette innovation est devenue prétexte de commémoration historique et… d'une polémique jamais totalement éteinte sur la localisation idéale du « phénomène »: car du béton « rue Rouge », c'était, et c'est toujours, pour les adeptes de l'histoire locale, un non sens et un chagrin, comme le relève le journaliste Jean Francis citant

Agrandissement d'un détail d'une eau forte du graveur ucclois Henri Quittelier montrant un croquis stylisé de l'entrée du Centre culturel d'Uccle peu après son inaugutation en 1958. - Avec le sceau circulaire du Centre



Esquisse en façade du projet de Centre culturel réalisée en 1957 par l'architecte Léon Stynen. On y reconnaît aisément l'immense auvent aujourd'hui disparu.

un extrait de la brochure « Uccle au temps jadis » : l'ancien Roweg (3) est « l'un des plus anciens chemins de la commune : (la rue Rouge) « bordée, au début, vers le Wolvendael, d'un ruisselet aux eaux rougies par le pyrite de fer du sous-sol (…) traversait un bout de prairie où paissaient des vaches (…). Un peu plus haut, la rue Rouge bordée de deux talus, passait sous un pont rustique reliant la propriété des Sapins à sa voisine ». (4)

Un concept

Mais revenons au milieu de la décennie 1950 : le concept de « centre culturel » allait être repris par de nombreuses municipalités un peu partout en Europe, en partie pour compenser la désaffection progressive des « spectacles de cinéma », mais en partie aussi pour dépasser le concept devenu obsolète de salle des fêtes animée par les cercles locaux (chorales, troupes de théâtre d'amateur) ou paroissiaux. En fait, lors des premiers débats au conseil communal d'Uccle (en 1955 et 1956) portant sur la construction de ce centre culturel, on parlait encore de la construction d'une « salle des fêtes communale ». (5)

La commune d'Uccle a failli passer à côté de cet exploit de « pionnier culturel » puisque, en mars 1955, lorsque le premier projet « d'achat de terrain pour la construction d'une salle des fêtes communale » fut présenté devant l'assemblée, il fut rejeté à une faible majorité (13 voix pour, 12 contre). En fait, l'initiative émanait du nouveau bourgmestre d'Uccle, le libéral Robert De Keyser, qui avait succédé en 1953 à 12 années de maïorat menées tambour battant par le catholique Jean Herinckx, ancien grand résistant. La réalisation de ce centre culturel fut « l'œuvre importante » du maïorat De Keyser, selon Jean Francis (6), œuvre dont le suivi technique fut assuré par l'échevine de la culture de l'époque, Mlle Nicole Rosy. Celle-ci dut faire preuve d'une grande obstination face aux adversaires du projet, à savoir les

élus catholiques désormais dans l'opposition et même, au début, de certains socialistes qui pourtant faisaient partie de la coalition menée par le bourgmestre De Keyser (7).

La délibération qui fut à la base de cet ambitieux projet – l'achat rue Rouge d'un vaste terrain de vingt 20 ares appartenant à la famille Delvaux - ne passa qu'avec une majorité d'une voix, trois mois plus tard. On notera qu'un argument plutôt terre à terre des partisans du choix de l'emplacement rue Rouge était son « voisinage avec le théâtre de verdure du parc de Wolvendael ». Mais plusieurs riverains de la rue Rouge demeurèrent vivement opposés au projet jusqu'au moment de sa réalisation et ils firent même appel à un avocat de renom pour défendre leur point de vue (atteinte à la tranquillité publique, nuisances diverses, obstruction de la voirie, etc), au point que le collège dut engager des frais de justice considérables pour obtenir que, finalement, les riverains soient déboutés (8).

A la place Danco ?

Notons pour la petite histoire qu'une partie des riverains ne rejeta pas en bloc le projet de salle de fêtes communale mais bien sa localisation. Pour eux, une bonne localisation eut été, compte tenu de la meilleure accessibilité et de la proximité de nombreux commerces, la place Danco où se trouvait du reste le terminus de lignes de tram (9).

Ce fut toujours avec une majorité d'une seule voix que fut adoptée, par la suite, une kyrielle d'autres délibérations liées à cette construction : principe de la construction en date du 12 décembre 1955, divers emprunts au Crédit Communal de Belgique, adoption du projet de l'architecte communal Léon Stynen (10) – qui « vit grand » très rapidement car du concept de « salle des fêtes » on passa à celui de complexe de salles de spectacles multifonctionnelles totalisant 1200 places -, réalisation du gros-œuvre, achat des équipements, réfection et élargissement de la voirie et placement d'un nouvel éclairage public, décoration

Le nouvel aspect du Centre culturel rénové et agrandi, vu du parc de Wolvendael qui lui fait face.

intérieure, éclairage, aménagement des abords avec, notamment, le placement dans les jardins attenants d'une sculpture (intitulée « Abondance ») de Joseph Witterwulghe, etc. Witterwulghe, qui avait son atelier au 35 de la rue Robert Scott, était un statuaire ucclois de réputation internationale. On lui doit entre autres le monument à Pierre Carsoel à Uccle, le monument au musicologue Dewever au cimetière d'Uccle, un groupe « Mère et enfant » devant l'hôtel communal de Forest, la décoration du pont des Arches à Liège, etc. (11)

Des dizaines de délibérations se suivirent pendant trois ans, et ce jusqu'à quelques mois à peine de l'ouverture officielle, en octobre 1958, de ce que l'on rebaptisa avec quelque pompe « Centre Culturel et Artistique d'Uccle ».

Comme l'ossature de l'Atomium

La commune avait confié la réalisation du gros-œuvre et des éléments métalliques de la construction à un as de la nouvelle architecture Expo 58, à savoir la société Deswenne, qui avait érigé la « grande passerelle » du site de l'Exposition universelle de 1958 et l'ossature métallique des neuf boules de l'Atomium. La pose de la première pierre eut lieu le 20 octobre 1957 sous les auspices du ministre des travaux publics Omer Van Audenhove, alors la plus forte personnalité politique nationale belge. Le centre fut inauguré le 4 octobre 1958.

Outre un hall d'accueil de 12 mètres de large, le centre comportait dès l'origine trois grandes salles : le « grand foyer ou salle des fêtes et de bal » de 17 mètres de large (600 places), un « petit foyer » de 160 m2 (200 places) pour les expositions thématiques et conférences en cercle restreint ainsi que la salle de spectacle proprement dite (avec 801 places dont 335 en balcon).

Le siège le plus éloigné est à 23 mètres du rideau de scène et la plus grande largeur de la salle atteint 26 mètres. L'ouverture de scène est de 10,5 mètres et elle a 6 mètres de hauteur. Le gril est à

La façade du "Grand Foyer" vue des frondaisons du parc.

Le cube d'allure moderniste en acier et verre qui remplace désormais l'ancien auvent.

15 mètres, ce qui permet l'envoi de tous les décors dans les cintres. Le plateau de scène a une superficie de 250 m2. Tous types de spectacles peuvent y être montés : music-hall, opéra, danse, théâtre, comédie musicale, concert, projection cinématographique sur grand écran, etc. La fosse d'orchestre peut contenir 30 musiciens. Sous la scène figurent les loges d'artiste dont plusieurs avec douches. L'installation électrique compte 1.650 points lumineux.

Le Gotha du spectacle

Sous les auspices d'une Asbl créée dès l'origine (en date du 17 mars 1958) et d'une dynastie de managers de la culture dont le premier fut l'emblématique Jean-Pierre Rey, la salle d'Uccle allait connaître une carrière artistique exceptionnelle. On peut dire qu'une bonne partie de ce que le monde artistique et culturel du centre de l'Europe (et en particulier de France et de Belgique) a compté au cours de la seconde moitié du XXe siècle comme gloires et stars – chanteurs, auteurs dramatiques, cinéastes, chorégraphes, metteurs en scène, comédiens, poètes, éditeurs, danseurs, musiciens, conférenciers, historiens, journalistes, hommes de lettres, peintres, dessinateurs et sculpteurs, orateurs, hommes de science, philosophes et hommes politiques même – est passé sur le plateau ou dans l'une des salles du Centre culturel d'Uccle. Six ans à peine après son inauguration, les chercheurs de l'Institut de sociologie de l'ULB pouvaient écrire : « Le Centre Culturel et Artistique, très actif, est fréquenté non seulement par les intellectuels établis à Uccle mais encore par de nombreux habitants de la commune et des faubourgs » (12).

Rien de plus aléatoire que la gloire des stars , vedettes de la chanson, du spectacle et plus encore de la politique. Néanmoins les « brochettes » de célébrités montées sur le plateau de la rue Rouge, dont beaucoup sont malheureusement décédées, illustrent la vitalité constante de l'institution culturelle uccloise pionnière. Qu'on en juge. En commençant, dans le désordre, par des exemples de « gloires décédées » qui restent ancrées dans la mémoire du grand public : Henri Salvador, Christiane Lenain, Raoul De Manez,

Jean Rovis, le chanoine de Locht, Maurice Béjart, Charles Trenet, Jacques Brel, Ludmilla Tcherina , Paul-Henri Spaak, Achille Van Acker, Arthur Haulot, Albert Ducrocq, Jean Nergal, Roger Dutoit, Jacques Lippe, Claude Etienne, Claude Volter, Léon Zitrone, Mouloudji, Henri Quittelier, Bobette Jouret, Bob De Moor, le chef de chorale Saint-Pierre Emmanuel Caron, Maurice Schumann, Serge Reggiani, Marcel Amont, Gilbert Bécaud, Raymond Devos…

Et au chapitre des petites et grandes étoiles contemporaines, citons en vrac : Yves Larec, Paul Louka, Suzy Falk, Jacqueline Bir, le magistrat Christian Panier, André Debaar, Juliette Gréco, Georges Désir, Paul Danblon, Philippe Toussaint, Edith Volkaert, Leonil Mac Cornick, Julos Beaucarne, Marie-Paule Belle, Ralph Darbo, les Frères Jacques, l'archiduc Otto de Habsbourg, Felix Leclerc, Luc Beyer de Rycke, Yuzuko Horigome, Gilles Vigneault, Christine Ockrent, Marion, Gérard Corbiau, Brigitte Fossey, Dirk Frimout, et nous tairons le nom des célébrités passées à Uccle au cours de la dernière décennie…

Et parmi les spectateurs du Centre culturel aussi, on trouve de grands noms du demi-siècle écoulé, dont la plupart des membres de la Famille royale à commencer par feu le roi Baudouin et la reine Fabiola.

Aujourd'hui, le complexe des salles du « Centre culturel d'Uccle » (selon sa nouvelle appellation… qui a, curieusement, été dépossédée de son qualificatif de « artistique ») a été modernisé et rénové de fond en comble, opération entamée en 2005 avec l'installation d'une salle à gradins amovibles dans le grand foyer. Mais la modernisation la plus visible est le nouveau sas d'entrée, tout en verre et en acier, en phase avec l'architecture contemporaine d'avant-garde. Le programme des rénovations n'est pas terminé. Une modernisation de la grande salle de spectacle est annoncée.

(1) journaliste
(2) Ucclensia n° 217 (2007) : « L'histoire inédite des cinémas disparus d'Uccle », André Buyse
(3) Le Roweg était le vieux chemin qui allait de Rhode à Bruxelles via le Verrewinkel, le Wolvendael et le quartier du Chat. Cfr « Une commune de l'agglomération bruxelloise – Uccle » ULB, Institut de Sociologie – Vol II. Bruxelles 1964.
(4) in « La chanson des rues d'Uccle », par Jean Francis ; p. 111 – Ed. Louis Musin, Bruxelles, 1975.
(5) Archives du secrétariat de la commune d'Uccle – Ordres du jour et procès-verbaux des séances du collège et du conseil communal des années 1955, 1956, 1957 et 1958.
(6) Uccle et ses bourgmestres, par Jean Francis ; p. 326 – Ed. Louis Musin, Bruxelles 1973.
(7) Idem
(8) Archives du secrétariat communal. Op. Cit.
(9) Idem.
(10) Ibid.
(11) Bulletin « Le Wolvendael » de décembre 1985.
(12) Bulletin « Le Wolvendael » de novembre 1960.

De rosmolen of loodwitmolen

RAF MEURISSE

Bij het opzoeken van de Ukkelse molens, las ik in een lijst dat er te Ukkel een ros, loodwitmolen bestond. Ook A. Wauters in zijn boek « Histoire des environs de Bruxelles » schrijft op bladzijde 233 volgende kleine zin: «il y a un moulin à céruse» of er was een lood witmolen !

Wij hebben tot nog toe geen aanduidingen gevonden over deze molen, wanneer en door wie deze molen werd gebouwd. In 1800 was deze eigendom van Incolle Martinus geboren in La Hulpe in 1758 en overleden te Ukkel 13-7-1819. Zijn weduwe Marie Anne Josepha Thibaut kwam te overlijden in 1853

2. De kombinatie wind- en rosmolen was vroeger beslist geen zeldzaamheid. Deze oude postkaart toont de beide molentypen naast elkaar in het Oostvlaamse Zelzate. Een beeld dat reeds lang tot het verleden behoort !

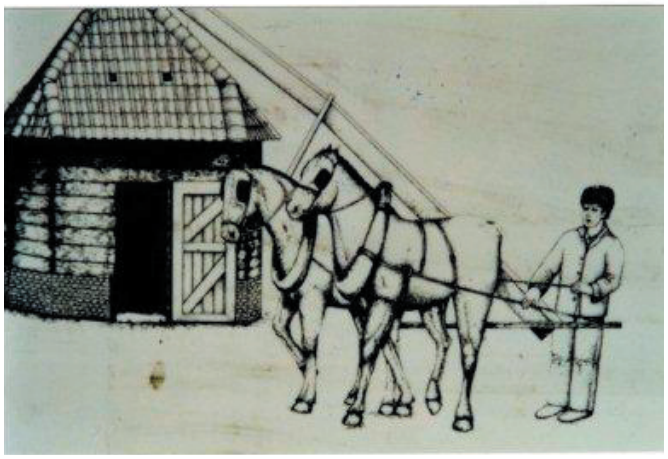
"Bachten de kupe" - Tweemaandelijks Heemtijdschrift Juli-aug.1983

en de erfgenamen verkochten de eigendom. Men heeft dat er een landelijke woning van gemaakt. Het was alles te samen 22a 60ca groot van oppervlakte. Deze goederen waren gelegen op perceel nr C44 aan de Vleurgat, Waterloosesteenweg 290 aan de hoek van de De Praeterestraat, nu een bankinstelling (was vroeger de Waelsche Casseide).

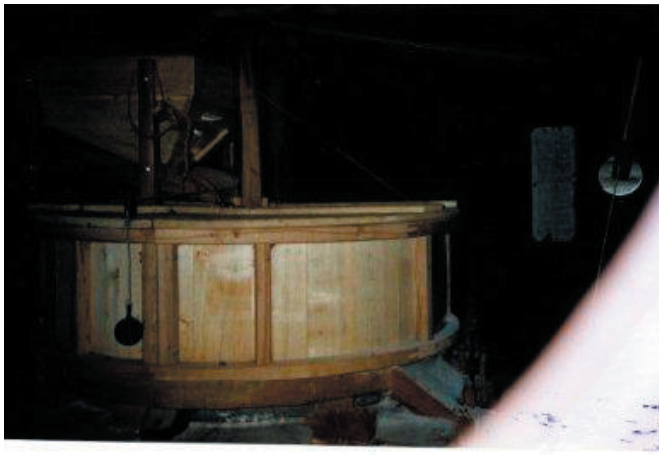
Wat betekent het woord ros ? In het nederlands is dit een scheldwoord voor een feeks of een slechte vrouw in woord en daad ! Het betekent ook een slecht paard, een ros van een een paard, ook. "Hij besteeg zijn ros" of bij voorbeeld "een ros kammen". Wat is een rosmolen ? De schaalvergroting van de produktie stelt automatisch het probleem van de aandrijving van de verschillende processen. In de pré-industriele maatchappij was men aangewezen op " natuurlijke" vormen van mensen en dieren, van water en wind. De molens zijn dan ook de oudste technologische vindingen waarmee men de kracht van deze kan aanwenden voor aandrijving van produktieprocessen. Ze waren bestemd om tekorten van/aan kracht op te lossen.

Vanaf de oudheid werden tal van draaiende processen in beweging gebracht door tredmolens en rosmolens, bijvoorbeeld door te "trappen" naaimachines, door "hondenwielen" die een boterkarn aandreven, bij de rosmolens liepen paarden eentonige rondjes en via een overbrengingssysteem werden de molenstenen of de pletstukken in beweging gebracht.
Voorbeelden zijn nog te zien in Bokrijk, Tillegembos, in Wetteren (de buskruitmolen), in het brouwersmuseum in Antwerpen om water op te halen, in het landbouwsmuseum van Sijsele om bij de boeren aangedreven dorsmachinen aan te drijven.

Loodwitmolen werd vooral gebruikt om loodwit voor verven (een zwaar wit poeder nu verboden te gebruiken), ook voor andere kleurpoeders te molen tot poeder zoals geel van ijzersteen, rood van ijzersteen hematiet, rood uit meekrapwortel , oker variëteit van limoniet, blauw gemalen uit weidebloem verfplant.



Rosmolens



Rosmolens